

Frédéric Beigbeder
Mémoires d'un jeune homme
dérangé

ZR

LA PETITE VERMILLON



Frédéric Beigbeder

Mémoires d'un jeune homme dérangé

Mémoires d'un jeune homme dérangé, paru en 1990, est le premier roman de Frédéric Beigbeder. Directeur de la rédaction de *Lui* et chroniqueur littéraire pour *Le Figaro Magazine*, il est l'auteur d'une dizaine de romans dont deux, *L'amour dure trois ans* (2011) et *L'Idéal* (2016), qu'il a lui-même adaptés et réalisés pour le cinéma.

«Le roman le plus snob de la rentrée? N'hésitez pas: ce sont les *Mémoires d'un jeune homme dérangé*, prestement enlevés par un godelureau éthylique, nihiliste et sarcastique.»

Roland Jaccard, *Le Monde*.

«On pense à Musset, à *Poil de Carotte*, au poil à gratter.»

Jean-François Kervéan, *Globe*.

«L'élégance déjantée de son style cache beaucoup d'efforts, et comme un retour à l'esprit des fondateurs: Beigbeder est le Morny du nightclubbing.»

Marc Lambron, *Le Point*.

«Paris ressemblera donc à un chapitre de Fitzgerald.»

Éric Neuhoff, *Madame Figaro*.

Mémoires
d'un jeune homme dérangé

DU MÊME AUTEUR

Vacances dans le coma, Grasset, 1994.

L'amour dure trois ans, Grasset, 1997.

Nouvelles sous ecstasy, Gallimard, 1999.

99 francs, Grasset, 2000.

Dernier Inventaire avant liquidation, Grasset, 2001.

Windows on the World, Grasset, prix Interallié, 2003.

L'Égoïste romantique, Grasset, 2005.

Au secours pardon, Grasset, 2007.

Un roman français, Grasset, prix Renaudot, 2009.

Premier bilan après l'Apocalypse, Grasset, 2011.

Oona et Salinger, Grasset, 2014.

Frédéric Beigbeder

MÉMOIRES
D'UN JEUNE HOMME
DÉRANGÉ

Roman



La Table Ronde
26, rue de Condé, Paris, 6^e

© La Table Ronde, Paris, 1990 ; 2016, pour la présente édition.

« Alternance de joie et de peine
D'allégresse et de contrition
Marquez bien les temps
Rythme cardiaque normal
C'est le premier dansodrame mimé
Dansons la Bostella ! »

Honoré BOSTEL,
la Bostella (disque Barclay 72648).

*Pour Diane diaphane
Près de Maussane.*

Première partie

Les ricaneurs pantalonnés

« Un whisky sourd ne pourra jamais
entendre un daï qui rit. »

Alain WEILL.

En ce temps-là, tout était grand. Nous passions nos journées dans de grandes écoles et nos nuits dans de grands appartements. Nous avions de grandes mains, des grands-parents et de grandes espérances. Les adjectifs qui revenaient le plus souvent dans nos conversations étaient « grandiose », « immense », « gigantesque », « énorme ». Nous-mêmes n'avions probablement pas terminé notre croissance.

De grands hommes ordonnaient de grands travaux, d'autres opéraient de grands changements un peu plus à droite sur la carte de la Grande Europe. De grandes épidémies menaçaient nos grandes envolées lyriques.

Nous avions grand-peur que cela ne tourne mal.

À force, nous étions tentés d'être des gagne-petit.

Je me souviens que nous traînions beaucoup. Il y avait des après-midi pluvieux avec des amis qui passaient. Il y avait quelques fêtes et des filles qui respiraient. On pouvait clairement voir l'air entrer dans leurs poumons, gonfler leur poitrine et ressortir par les narines. Il y avait la mode des chemises à carreaux et celle du nihilisme post-moderne. Il y avait des tulipes dans le vase du salon et une planche de bois avec du saucisson coupé en tranches épaisses sur la table.

Bref, il n'y avait pas de quoi se plaindre.

Il y avait aussi Marc Marronnier.

Marc Marronnier mesurait 1,84 mètre. Marc Marronnier mâchait des Malabars jaunes à longueur de journée. Marc Marronnier se réveillait à midi. Marc Marronnier tombait amoureux les jours pairs et voulait mourir les jours impairs. Marc Marronnier trempait délicatement les asperges dans la sauce mousseline prévue à cet effet. Marc Marronnier portait « Jicky » de Guerlain et cirait ses chaussures quotidiennement. Marc Marronnier lisait Romain Gary et San Antonio. Marc Marronnier se promenait en Inde et en Suisse. Marc Marronnier buvait du whisky avec ses copains et du bordeaux avec les filles. Marc Marronnier dansait le charleston sur

son lit. Marc Marronnier se prenait pour un dandy mais ne pouvait s'empêcher de se mettre les doigts dans le nez en public.

Marc Marronnier adorait les fleuves qui traversent les grandes villes : la Tamise, la Volga, le Rhône, le Danube, la Bièvre. Marc Marronnier parlait sans arrêt de sa chatte. Marc Marronnier écoutait du rap. Marc Marronnier prétendait haïr le kitsch mais se réfugiait souvent dans le second degré. Marc Marronnier ne trouvait jamais de taxi et arrivait toujours en retard à ses rendez-vous. Marc Marronnier était fatigué.

Marc Marronnier faisait la tournée des saints : Saint-Jean-de-Luz, Saint-Domingue, Saint-Wandrille. Il n'y avait rien de bien catholique là-dedans. Marc Marronnier n'était pas assez religieux. Il ne savait même pas s'il était de droite ou de gauche. Il écrivait des articles de droite dans des journaux de gauche et vice versa. Peut-être que Marc Marronnier était un traître. Ses initiales désignaient une marque de bonbons qui fondaient dans la bouche, pas dans la main.

Marc Marronnier aimait le monde entier.

Marc Marronnier avait une tête à claques.

J'en sais quelque chose : Marc Marronnier, c'est moi.

Oui, je m'appelle Marc Marronnier, comme l'arbre. J'ai 24 ans et il est 2 h 10 du matin. Des chiffres et des lettres, la vie d'un homme se résume à ça. La vie est une suite de jeux télévisés : d'abord « Tournez manège », puis « La roue de la fortune » et si tout se passe bien « Le juste prix ».

Donc je mesure 1,84 mètre et pèse 58 kilos ; c'est dire ma maigreur. À côté de moi, un poids-plume ressemble à un joueur de sumo. Nu, je suscite le chagrin et la pitié. On peut détailler mon ossature aussi limpiquement que sur un squelette de la faculté de médecine. Pourtant je mange beaucoup. Il paraît que c'est une question de métabolisme. J'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre : la mode est aux rachitiques et j'en profite assez.

Mon visage, lui, est plus particulier. Il se trouve que j'ai deux nez : l'un, comme chez la plupart des gens, est situé au-dessus de ma bouche et au milieu de mon faciès ; hormis sa taille cyranienne, rien que de très banal, reconnaissons-le. C'est mon autre nez qui fait mon originalité. Il se trouve sous ma lèvre inférieure, à l'endroit où, normalement, on a un menton, qu'il soit volontaire ou fuyant. Ce deuxième nez, qui a failli donner son titre à cet ouvrage (Simone de Beauvoir m'inspire beaucoup), est ce qu'on

dénomme en langage courant un « menton en galoche ». Ce qui signifie que c'est une espèce de nez « Canada Dry » : il a la forme d'un nez, la couleur d'un nez, mais il ne respire pas, n'a pas de narines et s'enrhume donc rarement. À vrai dire, ce menton très proéminent ne possède aucune utilité. Il n'est ni gênant ni avantageux. Il ne me rend pas de services pratiques. Avec les petits orteils de mes deux pieds, il est la partie de mon corps la plus dispensable. Pourtant je ne m'en séparerai pour rien au monde. Souvenez-vous, Cyrano encore : « C'est bien plus beau lorsque c'est inutile » (dernier acte). Cette phrase de Rostand m'a fréquemment servi d'argument contre les chirurgiens esthétiques qui confondraient volontiers mon second nez avec un terrain d'expérimentation pour leurs scalpels.

Il est possible qu'avec l'âge mes deux nez aient tendance à se rejoindre, accentuant ainsi un naturel renfrogné que je m'évertue à chasser au galop. C'est la grande inquiétude de ma vie : mon nez et mon menton finiront-ils par se toucher ? Il y en a qui s'angoissent à propos de la mort, de Dieu ou de l'élimination de l'Olympique de Marseille en demi-finale de la Coupe d'Europe. Laissez-moi rire ! Mon suspens à moi est plus urgent, il est sur ma tronche, c'est une morphopsychose !

Imaginez un grand type maigrelet avec deux nez et vous aurez une vision à peu près nette du héros de ce roman. Après ça, on ne pourra pas m'accuser de m'être embelli dans mes œuvres.

Marc Marronnier aime la fête. Ce n'est pas vraiment sa faute : autour de lui, tout le monde ne pense qu'à s'amuser et, depuis toujours, on lui a enseigné que la fête devait primer tout le reste. Parfois il lui arrive de trouver imbéciles ses soirées mais jamais il ne lui viendrait à l'idée d'en manquer une. Entre un bon livre et une poignée de confettis, il n'hésite pas longtemps et l'on voit vite une pluie de ces minuscules rondelles multicolores tomber doucement sur son blazer d'étudiant attardé.

Bien sûr, il cultive d'autres centres d'intérêt. Par exemple, il collectionne les bandes dessinées de Jacques de Loustal et les disques de Sergio Mendes. Il a par ailleurs fait Sciences po et un peu de droit. Il serait exagéré de croire que Marc n'a terminé ses études que pour rassurer ses parents : son séjour prolongé dans l'enseignement supérieur s'explique surtout par une volonté

avouée de retarder l'échéance de la Vraie Vie. Méfiez-vous des gens bardés de diplômes, ce sont, statistiquement, les plus lâches.

Un jour pourtant, Marc a bien été obligé de se mettre au travail. Comme il sortait de plus en plus, il en est venu à raconter ses nuits dans différents magazines sur papier glacé. Ainsi bombardé chroniqueur mondain, il réussissait à faire d'un goût une profession. C'était donc cela, « joindre l'utile à l'agréable » ?

Après l'âge ingrat vient l'âge gratin ; après le club Mickey, le mickey des clubs. Au sortir d'une adolescence solitaire et acnéique (l'un va rarement sans l'autre), il a fait une entrée sans transition dans la société la plus superficielle qui soit : la mondaine. De rallyes sans autos en pots sans échappement, il a vite acquis les rudiments d'un savoir-vivre dont la première règle est la pantomime.

Pantomime de l'esprit, pantomime de la fête, pantomime de la drague. Quand on a tenu correctement son rôle dans ce type de farce, on est prêt à affronter avec le recul nécessaire n'importe quelle calamité. Marc plaignait ceux qui n'avaient pas enduré le même training : ils passeraient leur vie à être Vrais. Quel ennui !